

CHAPITRE QUATRIÈME.

La troisième Cathédrale. — L'Évêque Vulphard.

L'histoire du haut Moyen-Age le dit à chaque page : après les incendies si fréquents à cette époque, les villes détruites se hâtaient de rétablir leurs foyers, et toujours on commençait par relever les églises.

L'an 1000 approchait cependant. Depuis la ruine de Jérusalem, 70 ans après Jésus-Christ, on avait toujours attendu la fin du monde, mais alors les craintes redoublèrent : beaucoup d'esprits, effrayés par les interprétations erronées de l'Apocalypse, prétendaient que cette année verrait commencer le règne de l'Antéchrist et serait témoin de la ruine de l'univers. Les malheurs du temps, les ravages des Sarrasins, des Normands et des Slaves, les guerres, les famines et les pestes, puis une éclipse de soleil, tout cela contribuait à jeter les esprits superstitieux dans de cruelles angoisses (1). Mais on aurait tort de penser que ces terreurs fussent universelles; on a beaucoup exagéré à ce sujet, soit pour écrire des pages qui frappent l'imagination du lecteur, soit pour déconsidérer l'Église du Moyen-Age comme ayant partagé cette superstition (2). Il est

(1) Parmi beaucoup d'autres, nous pouvons mentionner ici une chartre du chevalier Robert, au profit de Saint-Père, commençant ainsi : *Mundi terminum omniumque quæ ipsius compagine continentur evanescentem imminere transitum, continuatio multiplicium attestatur signorum.* (*Cartulaire de Saint-Père*, tome 1, page 77.)

(2) Dans son livre, *De la chute de l'Empire Romain*, M. de Sismondi avance sans preuves que la masse entière des hommes se trouvait dans la situation d'âme d'un condamné qui a reçu sa sentence (tome III, p. 397). M. Michelet lui fait écho, en disant à son tour : « Ce pauvre monde du X^e siècle était sans espoir après tant d'injures. » (*Histoire de France*, tome II, page 132.)

certain que les Papes et les Évêques ne subirent pas ces craintes, et qu'ils firent tous leurs efforts pour combattre l'erreur populaire. Saint Abbon de Fleury, disciple de Vulphard, a même fait un livre pour réfuter cette opinion insensée (1).

Après l'incendie de 962, les Chartrains ne se laissèrent pas aller au découragement : églises et maisons furent relevées sans retard et sur de vastes plans ; on peut juger de la solidité des matériaux employés alors d'après ce qui reste de cette époque à la Cathédrale, à Saint-Pierre et à Saint-Martin-au-Val.

Nous n'avons à parler ici que de l'église épiscopale.

Vulphard se hâta donc de rebâtir sa Cathédrale. Sans doute les historiens locaux ont gardé le silence sur son œuvre de reconstruction ; mais de précieux restes de l'édifice sacré sont encore debout et offrent un témoignage éclatant de son zèle pour le sanctuaire de Notre-Dame. Nous l'avons dit : l'évêque Gislebert aurait le premier jeté les fondements du *martyrium* qui fut comme le noyau de la crypte de Notre-Dame : un pilier de grand appareil, avec briques posées verticalement dans plusieurs points, avec couronnement d'un tailloir, sur le biseau duquel est appliqué un double cartouche, cinq ouvertures qui ne sont autres que cinq fenêtres donnant autrefois sur le coteau désert vers l'orient, toutes ces parties nous paraissent remonter au IX^e siècle. Mais il est à croire qu'après le sinistre de 962 (2), Vulphard voulut, comme Gislebert, faire du *mar-*

(1) Les Pères du concile de Limoges, en 1031, ont dit de lui : « Abbon, philosophe très célèbre, s'acquit dans toute la France une très grande réputation en l'instruisant de toutes les sciences divines et humaines. » — Consultez l'*Histoire de l'Église universelle*, par Rohrbacher, tome XIII, p. 292 ; — Dom Jourdain, *Éclaircissements de plusieurs points de l'histoire ancienne de France et de Bourgogne*. Liège, 1775 ; ouvrage rarissime de la bibliothèque de M. Wilhelm ; — *Les prétendues terreurs de l'an mille*, par Don François Plaine ; « C'est en vain, dit-il, que l'on chercherait » dans Aimon de Fleury (1010), dans Odoran de Sens (1020), dans Adhémar de Chabannes (1030), et dans les autres Chroniqueurs de la même date, la moindre allusion aux terreurs superstitieuses qui nous occupent ; » — et enfin M. J. Roy, professeur à l'École des Chartres, *l'an mille*.

(2) On remarquera que les agrandissements survenus à notre sanctuaire ont toujours eu lieu à la suite de quelque catastrophe il n'y a

tyrium un lieu de sûreté inaccessible désormais par l'extérieur et protégé contre toute espèce de coup de main. Dans ce but il ménagea tout autour un large déambulatoire dont le sol était au niveau du *martyrium*. Ce déambulatoire fut fermé par une forte muraille circulaire et garnie de trois corps avancés servant de chapelles. C'est donc à Vulphard qu'il faudrait attribuer l'origine de la partie orientale de notre crypte, établie du reste sur des terrains consacrés aux sépultures chrétiennes.

Grâce à ces vestiges et à ceux que possèdent les deux autres édifices de cette époque à Chartres, on peut essayer de décrire assez exactement l'église épiscopale du X^e siècle, comme nous l'avons fait plus haut pour celle du IV^e siècle (1).

L'origine de toutes les basiliques du Moyen-Age est enveloppée de circonstances merveilleuses. Celle de la grande église de Cluny est ainsi racontée par les chroniqueurs du XI^e siècle. Un moine nommé Gunzon était malade et paralytique; une nuit, durant son sommeil, il vit apparaître saint Pierre, saint Paul et saint Étienne, patrons de l'église. Gunzon leur demanda qui ils étaient et ce qu'ils voulaient. Saint Pierre, se nommant lui-même et nommant ses compagnons, lui dit : « Lève-toi sur le champ, mon fils, lève-toi et va porter nos » ordres à Hugues, abbé de cette église. Les proportions » étroites de notre basilique peuvent à peine contenir la mul- » titude des frères; nous voulons que l'abbé en bâtisse une » plus grande. Et qu'il ne s'inquiète point de la dépense, nous » saurons bien pourvoir à tout ce qui sera nécessaire à cette » œuvre. — Je n'ose pas me charger de porter vos ordres, » répartit Gunzon; car on n'ajouterait nulle foi à mes paroles. » — Tu as été choisi entre tous, répliqua saint Pierre, pour » transmettre à Hugues nos commandements, afin que le » miracle de ta guérison fasse croire à ce que tu diras. » — Et

d'exception que pour le *martyrium* qui fut créé par l'évêque Gislebert à l'occasion de l'envoi de la *sancta camisia*.

(1) Il est certain que, dans la plupart des grandes églises rebâties au XIII^e siècle, on rencontre de précieux fragments d'architecture mérovingienne et carlovingienne. Des constructions des VII^e, VIII^e, IX^e et X^e siècles se trouvent fréquemment dans les églises de Normandie et notamment dans les cathédrales de Bayeux, de Rouen et de Beauvais.

parlant ainsi, saint Pierre tendait des cordes et mesurait au moins toutes les proportions et les qualités de la basilique à bâtir, lui recommandant bien de garder fortement dans sa mémoire ce qu'il venait de voir et d'entendre.

« Gunzon, réveillé en sursaut, lui dont on attendait la mort prochaine, courut dans la cellule de l'abbé saint Hugues, et lui répéta ponctuellement ce qu'avait dit et montré l'Apôtre. » A l'aspect du moine guéri tout-à-coup, l'abbé crut, obéit, commença, et, Dieu aidant, éleva en vingt années la plus grande église du monde, après Saint-Pierre de Rome (1).

Est-il arrivé quelque chose de semblable à l'évêque Vulphard? Ce qui est certain, c'est qu'il fit relever sa cathédrale avec le désir qu'elle fût la plus belle église du monde (2). De fait, elle se rapprochait de la Cathédrale actuelle : elle pouvait avoir cent mètres de longueur, en y comprenant la partie circulaire qui contournait le *martyrium* et se reliait à l'édifice par des escaliers assez considérables; sa largeur était sans doute d'une trentaine de mètres, si l'on tient compte de la chapelle de Notre-Dame de Sous-Terre, d'un côté, et de la sacristie placée alors du côté sud. Cependant la nef principale, en y ajoutant ses collatéraux dont le sol était de niveau avec celui de Notre-Dame de Sous-Terre, avait la largeur seulement de la nef actuelle. Il y avait quelque ressemblance avec l'église de Saint-Martin-au-Val qui est aussi du X^e siècle; ainsi le chœur était rehaussé d'une douzaine de marches au-dessus de la nef, et était entouré d'un déambulatoire; car c'est à cette époque que l'on créa le déambulatoire, disposition qui devait avoir désormais une si grande influence sur le plan de nos Cathédrales. Il y avait un transept dont nous pensons voir la trace dans ces enfoncements où sont établies la chapelle de Saint-Savinien, Saint-Potentien et des Saints-Forts d'un côté, et la chapelle de Saint-Clément de l'autre.

(1) Cf. *Histoire de l'abbaye de Cluny*, par M. Lorain, doyen de la Faculté de droit de Dijon, page 59.

(2) *Explication des planches* sur la Cathédrale de Chartres, par M. P. Durand, page II de la préface. Paris, Imprimerie nationale, 1881.

Jusqu'au X^e siècle les cryptes étaient de petite dimension, et elles étaient creusées immédiatement au-dessous de l'autel; on y cachait les tombeaux des martyrs si vénérés par les premiers Chrétiens. Dans la seconde moitié du X^e siècle, les cryptes acquirent de grandes dimensions, et les architectes leur donnèrent même des proportions telles qu'elles constituaient de véritables églises souterraines. Vulphard voulut avoir pour sa cathédrale une de ces vastes cryptes; il ne se contenta pas de relever le *martyrium* de Gislebert (1), il y ajouta, ainsi que nous l'avons dit, tout cet ensemble de constructions qui semble destiné à rendre impénétrable le *martyrium* où devait être sauvegardée notre relique insigne de Notre-Dame. Il est bien probable que cette crypte de Vulphard n'eut point de voûtes en arêtes, mais un simple plafond comme la crypte de Vic en Bourbonnais (2).

On entrait dans l'église par trois portes, dont l'une s'ouvrait sur la façade principale et les deux autres dans le voisinage du transept. Des piliers carrés ou des colonnes trapues soutenaient les cintres surhaussés des arcades qui mettaient la nef centrale en communication avec les collatéraux ou bas-côtés. Ces arcades n'avaient d'autre décoration que la symétrie régulière de leurs pierres séparées par des briques selon la méthode du X^e siècle. Mais la grande arcade qui séparait le chœur d'avec la nef devait être richement ornée de sculptures et de peintures représentant les scènes de la Passion et de la Résurrection de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Cette arcade était nommée par nos pères *arc triumphal*, soit parce qu'elle ressemblait à un arc de triomphe, soit plutôt parce qu'elle rappelait le triomphe de notre divin Sauveur sur les puissances de l'enfer. C'est pour conserver les vestiges de cette pensée vraiment chrétienne, que, dans la plupart de nos églises, on voit encore au-dessus de l'entrée du chœur un vaste crucifix avec les statues de la Sainte Vierge et de saint Jean. — La base des

(1) Il est probable que Vulphard en refit la voûte; les deux gros piliers carrés nous semblent appartenir à cette restauration.

(2) *Éléments d'archéologie nationale*, par le docteur Batissier. Paris, 1843, page 177.

colonnes rappelait la base romaine. Les chapiteaux étaient de deux sortes : les uns ressemblaient beaucoup aux bases comme celui de cette colonne qui sert de bénitier auprès de la chapelle de Notre-Dame de Sous-Terre, les autres rappelaient ceux de Saint-Martin-au-Val, avec les mêmes sculptures décoratives, avec les mêmes plantes et les mêmes animaux réels ou fantastiques; ils avaient été faits sans doute par les mêmes artistes (1). Nous ferons remarquer en passant que ces chapiteaux historiés n'étaient pas le produit de l'imagination du sculpteur; c'étaient les emblèmes mystérieux des croyances dogmatiques et morales de cette époque. Car au Moyen-Age la pierre était éloquente et instruisait dans un secret langage qui s'est perdu pour nous, comme s'est perdue pour les Égyptiens la clef des hiéroglyphes ciselés dans le granit des Pharaons. Les murs du sanctuaire étaient décorés d'incrustations de marbres de toute sorte et de riches mosaïques. Saint Fortunat, évêque de Poitiers, nous apprend que la basilique de Saint-Germain-des-Prés était enrichie de mosaïques à fond d'or; aussi la nommait-il la *Maison dorée de Germain* : de même, il aurait pu dire de la Cathédrale Chartraine que c'était la *Maison dorée de la Mère de Dieu*.

Les fenêtres étaient petites, quelquefois sans claires-voies et sans feuillures, leurs cintres étaient formés de voussoirs cunéiformes, séparés par d'épaisses couches de ciment; dans le *martyrium* on voit aussi des briques, soit seules, soit accolées deux à deux. Les cintres reposaient non sur des colonnes mais sur des pieds-droits. Les deux portes de la crypte de Vulphard existent encore; à leur aspect on est loin de prévoir les portails merveilleux présentant cette réunion de scènes religieuses qui sont comme la préface du monument, et qu'on ne voit qu'aux XII^e et XIII^e siècles.

Les corniches étaient fort simples, sans architrave ni frise, comme dans les monuments de la décadence romaine; elles

(1) Nous avons vu des chapiteaux presque semblables dans les églises de Briquerebec et de Gréville, département de la Manche, et dans les parties carlovingiennes de la cathédrale de Bayeux. Les artistes n'étaient pas sans se copier déjà au X^e siècle.

s'appuyaient sur des modillons ou corbeaux simulant le bout d'une poutre ou d'une solive. Ce n'est que vers la fin du XI^e siècle et pendant le XII^e que les modillons nous montrent des volutes, des feuilles, des fruits, des têtes d'animaux, des figures grotesques, des masques humains, des sujets symboliques tels que les Vices et les Vertus. Alors les imagiers prennent les modillons comme le but privilégié de leur talent; nous en donnons pour preuves les admirables modillons du clocher-vieux.

On ne savait pas encore construire de larges voûtes au X^e siècle, voilà pourquoi la Cathédrale de Vulphard n'avait qu'un plafond en bois, composé de poutres et de solives apparentes, richement moulurées, sculptées et peintes. Ces sortes de plafonds étaient d'une grande beauté; on en voit encore dans plusieurs églises de Rome et d'Italie. — Cependant nous avons admis que le *martyrium*, en raison de sa petite étendue, avait des voûtes en berceau.

Y avait-il au-dessus des bas-côtés une galerie ou *triforium* destiné aux vierges et aux veuves qui se consacraient particulièrement à la prière? C'est probable, puisque toutes les grandes églises du style latin en étaient pourvues. — Les murs étaient-ils couverts de peintures? Charlemagne, dans ses célèbres capitulaires, capitulaires approuvés par le pape Zacharie, avait prescrit de peindre les églises sur toutes leurs surfaces (1). Or toutes les recherches faites sur les Églises carlovingiennes constatent que le capitulaire sur la peinture murale a été religieusement observé (2). Il n'en reste malheureusement plus en France aucun vestige: les plus anciennes peintures que nous possédions sont celles de Saint-Savin, près de Poitiers: elles remontent seulement à 1060.

La Cathédrale du XI^e siècle avait-elle des tours pour y placer des cloches? Il est difficile de ne pas répondre affirmativement: l'église épiscopale de Chartres ne pouvait pas être plus pauvre

(1) C'est saint Ives qui nous apprend que les capitulaires de Charlemagne furent revêtus de l'autorité apostolique; voyez son *Décret*, partie IV, chap. 174.

(2) Cf. *Dictionnaire d'architecture*, par M. Viollet-Leduc, v^o Peinture.

sous ce rapport que l'église abbatiale de Saint-Père, qui vit alors s'élever la grosse tour carrée encore debout. Elles étaient surmontées d'un toit sans élégance, pyramidal et à quatre pans; car alors on ne savait pas encore ajuster une flèche à six ou huit pans sur une base carrée. Elles flanquaient les deux extrémités de la façade, et leur étranglement formait le vestibule ou porche ouvert de l'Église. Avouons que nous n'en voyons aucun vestige (1).

Vulphard mourut le 6 des nones d'octobre en 967. On peut penser qu'il eut la joie de voir sa cathédrale achevée avant sa mort; car alors on bâtissait rapidement: les ressources ne manquaient jamais; l'érection et la décoration des églises formaient le caractère distinctif de cet âge de foi généreuse. D'ailleurs, la promptitude du travail dépend toujours du nombre des ouvriers; or à cette époque, la piété chrétienne les multipliait au-delà des besoins (2).

Eudes succéda à Vulphard et gouverna l'église chartraine pendant 37 ans, depuis 967 jusqu'en 1004. Il marcha sans doute sur les traces de son prédécesseur et travailla avec ardeur pour achever la décoration de sa cathédrale. Sa pieuse mère, Rotlinde, se montra aussi la bienfaitrice du sanctuaire de Notre-Dame: « Elle laissa, pour être attachés » à la *Sainte-Châsse* (3), quatre aigles d'or, merveilleux tra-

(1) Jusqu'au XII^e siècle, les porches furent souvent fermés et couverts. On les appelait *vestibules* ou *cathéchumènes*; ce dernier nom rappelle la destination primitive de cette partie de nos églises: c'était là en effet que se plaçaient les fonts baptismaux, qu'on donnait le baptême et qu'on préparait les adultes à recevoir ce sacrement.

(2) Durant les premiers siècles du Moyen-Age, on a toujours bâti rapidement les édifices sacrés. Ainsi Sainte-Sophie de Constantinople, la merveille de l'Orient, la plus grande et la plus magnifique église élevée par les Grecs, a été bâtie en huit ans. — La basilique de Saint-Martin de Tours commencée en 1001 est achevée en 1008. — La cathédrale de Poitiers incendiée en 1018 est entièrement reconstruite en 1021. — La cathédrale de Cambrai a été relevée en quatre ans, de 1026 à 1030.

(3) C'est le nom qui a été donné à la châsse où se conservait la *sancta Camisia*. Nous constatons ici que notre précieuse relique avait déjà échappé une première fois à de très grands périls.

» vail de saint Eloi. » Ce sont les propres termes du Nécrologe (1).

Du reste, il fut facile à Eudes de décorer magnifiquement sa cathédrale, car de son temps les offrandes et les donations y affluèrent plus que jamais, à l'occasion d'un fléau dit le *feu de Saint-Antoine, feu Sacré* ou *mal des Ardents*. Cette contagion consistait dans des plaies brûlantes qui minaient et consumaient les corps, jusqu'à ce que la mort en terminât les cruelles tortures. Elle fit d'innombrables victimes, non-seulement dans la Beauce, mais dans les provinces voisines et dans le nord de la France. « Quelques-uns, dit Flodoard, chroniqueur contemporain, échappaient à la terrible maladie en se réfugiant dans certains oratoires consacrés aux Saints; mais, ajoute-il, le plus grand nombre trouvait sa guérison dans les églises de Marie, la sainte Mère de Dieu. Ainsi, je l'ai vu, tous ceux, sans exception, qui furent assez heureux pour pouvoir se réfugier à Notre-Dame de Paris, furent guéris du fléau. Quelques-uns, ayant voulu retourner trop tôt chez eux, sentirent se rallumer dans leurs membres l'incendie qui s'y était éteint et ils ne purent être délivrés qu'en retournant se renfermer à Notre-Dame (2). » On vit les mêmes miracles à Chartres et ces miracles excitèrent les peuples à donner largement pour embellir le sanctuaire de Celle qui se montrait si merveilleusement la *Santé des malades*.

Saint Fulbert qui devait être le second successeur d'Eudes fut attaqué lui-même de ce mal terrible. Il en fut guéri par la merveilleuse intervention de la sainte Mère de Dieu, qu'il aimait si tendrement. Voici comment le célèbre bénédictin anglais, Guillaume de Malmesbury, raconte le fait : « Fulbert étant tombé gravement malade de la maladie qu'on nomme feu Saint-Antoine, feu Sacré ou mal des Ardents, et qui lui dévorait la langue avec d'atroces douleurs, vit, une nuit qu'il souffrait extraordinairement, venir à lui une belle dame à l'air plein de majesté et accompagnée d'une suite nom-

(1) *Cartulaire de N.-D. de Chartres*, tome III, page 17.

(2) *Historiens de France*, par D. Bouquet, tome VIII, page 1919.

» breuse. Elle lui dit d'ouvrir la bouche, et le malade l'ayant fait, cette mystérieuse Dame fit pour lui ce qu'une mère fait pour l'enfant qu'elle allaite : elle lui répandit sur la langue quelques gouttes de son lait virginal, qui lui rafraîchirent la langue et le guérirent sur le champ. Les joues mêmes de Fulbert en furent arrosées; et en ayant essuyé quelques gouttes avec des linges précieux, il les laissa à l'église de Chartres comme reliques et comme souvenir du miracle opéré en sa faveur (1). » Ce récit abrégé a été reproduit par la *Vieille Chronique* et par tous les historiens de Chartres : « Fulbert, dit Souchet, aiant été attaqué du mal des Ardents, Notre-Dame s'apparut à lui et lui jecta du lait de sa mamelle sur la partie affectée et le guérit; duquel trois gouttes étant demeurées sur son visage furent recueillies et encloses dans un petit vase de cristal, qui se veoid encores parmi les reliques de l'Église de Chartres (2). »

La basilique de Vulphard n'exista guère plus d'un demi-siècle : encore toute brillante de jeunesse, elle fut détruite par un funeste embrasement, si bien qu'il n'en demeura que de misérables ruines. « Ce fut, dit Souchet, un 7 de septembre 1020 que l'incendie de l'église de Chartres arriva, une veille de la Nativité de Nostre-Dame. On ne sait par qui, ni comment ce désastre arriva; mais il n'en demeura rien d'entier en ce saint temple que le feu ne consumast. »

Le bon Rouillard, homme d'une foi ardente, pense que cet incendie est arrivé pour expier quelque péché, et que nos pères ont dû dire : *Nos pro peccatis nostris hæc patimur; c'est à cause de nos péchés que nous souffrons ce désastre*. Il peut avoir raison. Voici en quels termes il s'exprime : « Hé ! qui sait si, pour la grande affluence du monde, qui arrive de toutes parts à Chartres aux festes de la Vierge, ainsi que j'ai recongneu à mon pellerinage de la Nostre-

(1) *Gestes des rois anglais*, livre II, chap. II. — Cf. *La Chronique d'Albéric*, ad annum 1022; — le *Mémoire historial* de Vincent de Beauvais; — les *Annales* du cardinal Baronius, ad annum 1028, etc.

(2) *Histoire de Chartres*, tome II, page 239.

» Dame de septembre 1608, et si parmi tant de gens de tout
 » aage et tout sexe qui pernocte et couche dedans l'église,
 » dessous les grottes, dessous les porches et en infinis
 » autres endroicts, de sorte que presque on n'y peut aborder,
 » l'esprit malin s'estoit point jetté à la traverse pour faire
 » commettre quelque acte digne de son impureté, et que
 » Dieu l'ait voulu punir d'une vengeance d'en hault, afin
 » que cette sainte Couche de la Vierge demourast sans ma-
 » cule; ne plus ne moins que les histoires de Flandres rap-
 » portent que l'église de Nostre-Dame d'Arras fut bruslée
 » d'un feu du ciel l'an 1030, ce fut dix ans après celle de
 » Chartres, pour l'expiation du meurtre de saint Thomas
 » d'Argenteuil massacré dans icelle? »

C'était heureusement l'époque où la dévotion des fidèles les
 poussait à renouveler presque toutes les églises. « Après l'an
 » 1000, dit un écrivain contemporain, dans presque tout
 » l'univers, surtout dans l'Italie et dans les Gaules, les basi-
 » liques et les églises furent renouvelées, quoique la plupart
 » fussent encore assez belles pour n'en avoir pas besoin. Mais
 » les peuples chrétiens semblaient rivaliser à qui élèverait les
 » plus magnifiques. On eût dit que le monde se décorait et
 » dépouillait sa vieillesse pour revêtir la robe blanche des
 » églises. Les fidèles renouvelèrent donc presque toutes les
 » cathédrales, les monastères et jusqu'aux moindres ora-
 » toires des villages (1). » C'est ce qui fait dire à Souchet en
 » parlant de l'incendie de 1020: « Il semble que l'élément du
 » feu concourust et prinst part en cette dévotion, dévorant
 » de ses impiteuses flammes les églises principales, pour les
 » relever plus belles, plus somptueuses qu'elles n'estoient.
 » Angers, Poitiers, Beauvais, Cambrai, Rouen et Chartres
 » entre autres se virent quasi aussi tost rebasties que brus-
 » lées. »

(1) *Histoire de France*, par Raoul Glaber, livre III, chap. iv.



CHAPITRE CINQUIÈME

La quatrième Cathédrale.

Nous sommes donc arri-
 vés au grand évêque
 de Chartres, Fulbert,
 l'illustre serviteur de Notre-
 Dame, l'élève chéri du
 savant Gerbert, l'écolâtre de
 cette école de Chartres où
 l'Allemagne, l'Angleterre,
 le Danemark envoyaient des
 élèves suivre les cours du
Socrate français, pour re-
 cueillir de sa bouche élo-
 quente les plus doctes en-
 seignements, le précepteur
 de tous les savants de son
 époque, la merveille de son
 siècle, le soleil aux rayons
 vivifiants, comme l'appelait
 Ademar, son disciple et son
 panégyriste (1).

Après avoir pleuré sur les
 ruines de sa cathédrale,
 Fulbert prit la résolution de
 la reconstruire avec toute la
 magnificence possible. Une
 voix mystérieuse lui avait
 dit au cœur: « Achève mon
 » sanctuaire, qu'il soit digne



SAINT FULBERT
 (Clôture du chœur).

(1) Il serait absurde de penser que Fulbert de Cambrai, né à Wilève en Brabant, mort le 1^{er} juillet 956, était le même personnage que Fulbert de Chartres.